

Salut l'artiste !

« Je suis fâché que les acteurs, qui ont en général du bon sens et de l'esprit, aient adopté le mot artiste pour échapper au mot comédien. »
(Victor Hugo)

Michel Piccoli vient de nous quitter. Un de plus dans la très longue liste des comédiens qui nous ont enchantés, et dont je n'ai pas plus l'habitude de commenter la vie privée (qui ne m'intéresse guère) ou la carrière que de leur consacrer une note nécrologique. Mais celui-ci fera exception pour diverses raisons.

Je dois bien sûr beaucoup de belles heures aux comédiens et porte beaucoup d'intérêt à leur jeu. Mais s'il est primordial au théâtre et dans tout le spectacle vivant que je ne fréquente pratiquement plus, à mon grand regret, depuis de nombreuses années, il me paraît presque secondaire, au cinéma, par rapport à celui à celui du réalisateur. C'est sans doute parce que mon approche du septième art a été guidée par la Nouvelle Vague, et que les hasards d'une carrière capricieuse m'ayant conduit à enseigner dans une école de techniciens du cinéma ¹, qui rêvaient pour la plupart de passer à la mise en scène et se trompaient d'école, ma formation littéraire et le désir de leur être utile me conduisit à inviter les meilleurs réalisateurs français de cette époque. Bernadette Lafont fut la seule comédienne que je leur présentai, parce que, ayant lu une critique très flatteuse (et méritée) du moyen métrage *Marie et le curé* d'un jeune réalisateur, Diourka Medveczky – ce devait être en 1967 ou 1968 – il chargea son interprète de le représenter, et ce fut un bonheur qui aurait dû me conduire à réitérer l'expérience, mais

¹ Voir, page 94 à 114, [L'École : un monde clos](#)

j'avais un préjugé inconscient. Pourtant nos étudiants œuvraient, pour leurs premiers essais, surtout en marge de l'école, avec des comédiens de leur âge. Laurent Terzieff vint travailler avec une équipe de Vaugirard sans que je songe davantage à lui faire rencontrer l'ensemble des trois promotions. Aujourd'hui, je reste confondu de cette myopie, d'autant que si un petit nombre seulement de ces jeunes accéderaient à la mise en scène, beaucoup seraient assistants réalisateurs, fonction où la relation avec les acteurs est importante.

Il est vrai que si le cinéma est impuissant à faire d'un mauvais acteur autre chose qu'un figurant passable (et encore, le cinéma hollywoodien accordait-il autant d'importance au talent de ses figurants qu'à ses premiers rôles), le meilleur des comédiens, mal dirigé, sera médiocre au cinéma et quelconque sous la direction d'un réalisateur dépourvu de talent ou qui l'abandonne à son inspiration : la liste est longue dans le cinéma français des jeunes talents devenus précocement ringards du fait de la paresse des réalisateurs ou du trop grand respect qu'ils leur témoignent. De tout cela, je n'avais bien entendu aucune notion dans mon enfance et mon adolescence avant la première initiation du ciné-club du lycée Montaigne, quand j'entrai en classe de seconde. Jusque-là, le cinéma avait été un événement exceptionnel dans ma vie. C'était, aux yeux de mes parents, une distraction populaire, la sortie habituelle des week-ends où les familles ouvrières s'y rendaient en cortège. Se l'accorder, c'était un peu s'encanailler. Et pourtant, dans la liste des titres que j'ai gardés en mémoire, il n'y a pas de place pour les navets ², ces

2 Le seul exemple qui me soit resté est un film de Fernandel, *Un de la légion* (1936). À ma grande surprise, le réalisateur était le prolifique Christian-Jaque, qui fit mieux par la suite.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours X

films au scénario débile, mal photographiés, mal dirigés, mal interprétés et nombreux à l'époque, ni même pour des œuvres médiocres. Par quel miracle ? Ma sœur aînée, qui les choisissait, ne se souvient pas de ce qui la guidait. Je suppose que les conversations avec nos camarades jouaient leur rôle, même si elles ne nous faisaient connaître que le sujet et, parfois, une scène qui les avait frappés. Toujours est-il que je connaissais et aimais les grands burlesques américains, connus d'abord par le Pathé-Baby de mon ami Pierre Albrecht, et les Français Michèle Morgan, Gaby Morlay, Suzy Delair, Pierre Blanchard, Bernard Blier, Pierre Brasseur, Claude Dauphin, Sacha Guitry dont j'aimais les défauts, Raymond Rouleau, etc. mais, à part Chaplin et... Fernandel et Tino Rossi que ma sœur adorait avant de le brûler et qu'elle voulut voir et surtout entendre dans *Sérénade aux Nuages* d'André Cayatte, ce ne furent pas leurs noms sur l'affiche qui nous attirèrent.

Pour en venir à Michel Piccoli, que j'ai découvert à Vaugirard dans *La Mort en ce jardin* (1956) de Luis Buñuel, dix ans après le tournage, à propos du réalisateur, et que je ne remarquai pas alors, il est le seul comédien qui m'ait réellement intéressé en tant qu'homme, je veux dire en dehors des rôles que je l'ai vu interpréter. Sans doute est-ce lié au fait que, pendant plusieurs années que je suis incapable de situer, il passait chaque jour en voisin sous nos fenêtres. Incapables de retrouver son nom, pourtant phonétiquement proche du nôtre, nous l'appelions « le vieux beau » parce qu'il était beau, bénéficiait d'une élégance naturelle et parce qu'on sentait en lui le désir de plaire, et je lui trouvai à une certaine époque l'air hypocrite, ce qui indignerait celles et ceux qui l'ont connu ³: peut-être était-ce un excès de

3 Écouter les témoignages de l'émission [*La grande table*](#), sur France culture

franchise qui l'empêchait de dissimuler comme nous faisons tous ces « misérables secrets » qu'on préfère garder pour soi ? À moins que ce n'ait été l'effet passager des personnages qu'il incarrait alors ? En tous cas, son engagement politique me plaisait autant que son jeu et ses rôles, toujours différents. Pour moi, qui n'ai vu qu'une petite partie de ses films ⁴, sa carrière commence et se termine par deux rôles d'ecclésiastiques : le père Lizzardi qui se libère du poids de l'Église et de ses dogmes dans *La Mort en ce jardin* de Luis Buñuel (1956) et le pape si faible et si lumineux de *Habemus papam* de Nanni Moretti (2011). Entre temps, je l'aurai vu jouer dans trois autres films de Buñuel, le faible et libidineux Monsieur Monteil du *Journal d'une femme de chambre* (1964), Henri Husson, le libertin de *Belle de jour* (1966) et le Marquis de Sade de *La Voie lactée* (1969), auxquels se sont ajoutés le séduisant Paul Javal dans *Le Mépris* de Jean-Luc Godard, Piccoli lui-même le rôle de composition du comédien Izquierdo d'*Adieu Philippine*, le film de Jacques Rozier (1963), le professeur Paul Régis de *La Décade prodigieuse* de Claude Chabrol (1971), le héros de *La Grande Bouffe*, film provocateur de Marco Ferreri (1973) et enfin l'inoubliable *Milou en mai* de Louis Malle (1989). On oit que j'ai manqué beaucoup des chefs-d'œuvres qui jalonnent sa carrière, mais combien d'heures émerveillées ne dois-je pas à ses métamorphoses toujours renouvelées ?

On dit souvent qu'un comédien vit plusieurs vies. Cela ne me paraît pas convenir exactement au talent de Michel Piccoli : je l'imagine plutôt se glissant avec délices, mais toujours conscient de jouer, dans la peau d'un personnage, car « *L'art du comédien est de se ménager et de ne présenter que les apparences des choses. Il doit être*

4 Je n'ai jamais pu supporter plus de quelques plans des films de Claude Sautet, affligeants de banalité.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours X

froid en brûlant les planches et rester tranquille au milieu des plus grandes furies. » comme l'écrit Théophile Gautier résumant dans *Le Capitaine Fracasse*, X, *Une tête dans une lucarne* (1863) *Le Paradoxe du comédien* de Diderot. C'est en tous cas l'impression que son jeu si intelligent m'a toujours laissée.

Lundi 25 mai 2020

Annexe : liste des 34 films vus en salle de 1941 à 1952

1934 *Adémaï aviateur* de Jean Tarride

1936 *L'Appel du silence ou la vie héroïque de Charles de Foucauld* de
Léon Poirier
Un de la légion de Christian-Jaque

1937 *Le Mensonge de Nina Petrovna* de Victor Tourjanski

1942 *Le Voile bleu* de Jean Stelli

1943 *Les Aventures fantastiques du baron de Munchhausen* de Josef
von Báky
Monsieur de Lourdines de Pierre de Hérain

1944 *Le Bossu* de Jean Delannoy
Les Petites du quai aux fleurs de Marc Allégret

1945 *La Grande Mente* de Jean de Limur

1946 *La Bataille du rail* de René Clément
Sérénade aux Nuages d'André Cayatte

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours X

- 1947 *Pas un Mot à la reine mère* de Maurice Cloche
Quai des Orfèvres de Henri-Georges Clouzot
Le Silence de la mer de Jean-Pierre Melville
- 1948 *Le Diable Boiteux* de Sacha Guitry
- 1950 *Justice est faite* de André Cayatte
Meurtres de Richard Pottier
- 1951 *L'Auberge rouge* de Claude Autant-Lara
Casque d'or de Jacques Becker
Juliette ou la Clé des songes de Marcel Carné
Knock de Guy Lefranc
Le Petit Monde de don Camillo de Julien Duvivier
- 1952 *Jeux interdits* de René Clément
Nous sommes tous des assassins de André Cayatte
Le Petit Monde de don Camillo de Julien Duvivier

Je n'ai connu qu'après 1945 divers films américains dont la guerre nous avait privés :

La Ruée vers l'or de Charlie Chaplin (1925), etc.

Les Hauts de Hurlevent de William Wyler (1939)

Quasimodo de William Dieterle (1939)

Les Mille et Une Nuits de John Rawlins (1942)

...trois films de propagande : *Le Dictateur* de Charlie Chaplin (1940), *Pourquoi nous combattons* de Frank Capra et Anatole Litvak (1942) *Convois vers la Russie* de Lloyd Bacon, Byron Haskin, Raoul Walsh (1943)

...enfin le très britannique *Les Quatre Plumes blanches* de Zoltan Korda (1939)